

charmant abandon ces nouveaux plongeurs dans le pactole nouveau copiaient les habitudes et les manières des anciens grands seigneurs que souvent ils avaient servis, et toujours malicieusement dénigré au temps de leur splendeur. En voici un trait entre mille :

Au printemps de l'année 1798, je fus présenté par un Languedocien, mon compatriote, dans un superbe hôtel de la rue de Provence, chez un opulent fournisseur qui tenait table ouverte deux fois par semaine. Toutes les personnes *présentées* qui venaient sans invitation s'emparer d'un couvert étaient les bien venues. Le jour où je pris la liberté de m'asseoir à ce banquet énormément hospitalier, nous étions soixante convives intimes. Le repas fut digne du pinceau de Brillat-Savarin. Au dessert l'amphytrion annonça qu'il allait passer quelques jours dans l'une de ses terres.

Cette annonce me fournit un texte aux quelques paroles que je crus devoir adresser, après le café, à la haute et puissante dame qui venait de faire les honneurs avec une dignité tant soit peu pédantesque. "Madame, lui dis-je, va donc quitter Paris demain avec Monsieur Mercier ?" Cette question, mes chers lecteurs, vous paraîtra sans doute, bien innocente, bien irréprochable de tout point ; eh bien ! non ! vous êtes dans l'erreur ! — c'était une impertinence, au moins une grave inconvenance, car elle me valut une réponse marquée d'un froid dédain.

"Comment ! vous supposez que je pars avec mon mari ? impossible monsieur ! Car ce serait vouloir ne pas trouver aux relais des chevaux pour nos deux équipages : non, monsieur, non, M. Mercier partira demain pour faire tout préparer dans celui de mes châteaux qui est situé en Touraine, et moi après demain seulement je monterai la calèche avec deux voitures de suite, pour mes femmes, mes valets, et le secrétaire de monsieur."

Cela dit d'un ton sec, Madame me tourna le dos probablement avec la pensée que j'étais un provincial très ignorant des beaux et nobles usages de la fortune. Deux ans se passèrent, et quand je revins à Paris, on m'apprit le naufrage de ce même M. Mercier qui de toutes ses richesses réelles en apparence n'avait conservé d'autres débris qu'un petit capital de 20 mille francs. Je le plains, en me disant toutefois que désormais Madame Mercier *pouvait* voyager avec son mari.

Le nombre des enrichis s'augmenta prodigieusement par les conquêtes de l'empire. Cette troisième phase fut d'autant plus favorable à une nouvelle émission de parvenus, que les champs de l'exploitation n'avaient d'autres limites que les extrémités de l'Europe. Tout en moissonnant beaucoup de gloire, on ne négligea point les épis de diamans, les meubles d'argenterie, les gerbes de tableaux, les boisseaux de pierreries, les sacs d'or et d'argent ; enfin ce qu'on appelle vulgairement faire ses orges, ou mettre du foin dans ses bottes. L'art stratégique s'étendit élastiquement à la finance. Ces deux natures de récoltes furent menées de front avec un bonheur inoui ; on eût dit qu'avant d'entrer en campagne les futurs vainqueurs s'étaient avisés de lire avec une sérieuse attention l'histoire des conquêtes romaines, tant ils montraient après le succès de leurs armes de fidélité respectueuse pour ces immortelles traditions. Oh ! jamais lecteurs ne retirèrent plus de fruits de leur lecture. Entre leurs mains la victoire devint cupide, vénale, comme au temps des illustres ravageurs du monde ancien. Les lauriers perdirent la simplicité de leurs couleurs naturelles pour se changer en rameaux du plus brillant métal.

A chacun des courts intermèdes du drame napoléonien, nous vîmes des généraux, assez obscurs sur le champ de bataille, res-

plendir à Paris et dans les provinces, de tout l'éclat d'une fortune acquise au prix de mille dangers ; nous ne mentionnons ici que ces derniers, parce qu'il va sans dire que les premiers et glorieux lieutenants de l'empereur, en s'adjudant les dépouilles, purent entourer leur célébrité d'un cadre remarquablement riche et beau.

Cette fois la France ne fit pas les frais de ces grandes existences ; hélas ! la poule aux œufs d'or éventrée n'était plus en mesure d'enrichir ses poussins. Mais l'empereur la recousut habilement. Elle se reproduisit de son sang, ainsi que le phénix de ses cendres ; et, comme en faisant la guerre à tous les potentats européens, le grand homme la déclara aussi à tous les vampires de l'intérieur, cette pauvre poule, merveilleusement rapiécée et restaurée, se vit bientôt en état de pondre toute la monnaie nécessaire à la main réparatrice qui ressuscitait la société française ensevelie sous des ruines tachées de sang.

Maintenant rentrons dans notre cercle des années 1790 et 91 dont nous dûmes sortir pour indiquer le vrai point de départ des richesses nouvelles, et rendre à la première révolution toute la justice qu'elle mérita à cet égard. Il est tout aussi juste de dire que, dans les deux premières années du cataclysme révolutionnaire, la France continua de s'honorer d'une foule d'hommes dont le chaleureux patriotisme n'excluait pas encore le désintéressement ni la plus austère probité. L'égoïsme, ce fils naturel des révolutions, ne desséchait pas encore les âmes. Le mot d'ordre *chacun pour soi* n'était pas proclamé ; on se réjouissait avec bonne foi de l'extirpation des abus, sans songer à tous ceux que nous préparait le nouvel ordre des choses, sans se dire que le plus terrible des abus est l'échafaud dressé pour les honnêtes gens, et un arc de triomphe élevé pour les scélérats.

Enfin on se préoccupait sérieusement des intérêts du pays. Les têtes françaises, qui ont généralement plus d'imagination que de bon sens, se forgeaient un magnifique avenir et des félicités indicibles ; elle rêvait cette perfectibilité idéale à la quelle il n'est pas donné aux destinées humaines d'atteindre ; chacun faisait tout ce qui était en lui pour concourir à l'accomplissement de ces vœux extravagans de dimensions et hérissés d'impossibilités. Toujours est-il que ces sentimens si honorables, mais si complètement effacés de nos jours, tenaient en arrêt les élans d'ambition personnelle des amours effrénés des richesses.

Cette époque meurtrière dans son premier essor et plus redoutable encore par ses conséquences, ne fut donc pas exempte de vertus. Sans doute on se trompait dans le choix des moyens de sauver la patrie ; mais on y croyait à cette patrie ; on l'aimait avec passion, on la servait avec courage : peu, très-peu de ses enfans reculaient devant la généreuse résolution de se dévouer, de mourir pour elle.

Bref, l'étoile des parvenus n'avait pas encore obscurci l'horizon national, car à Dieu ne plaise que j'attribue cette dénomination à quelques hommes, à des charges qui devaient aux événements la majeure partie de leur importance.

Ici les noms de Lafayette et de Bailly se placent d'eux-mêmes sous ma plume. Certes, il serait ridicule d'avancer que le premier était un homme nouveau, un homme de fortune, enfin un parvenu. La révolution, il est vrai, l'avait investi d'un grand commandement qui se fortifiait d'une popularité fanatique ; mais sa naissance, assez bien conditionnée (quoi qu'en aient dit les mémoires de M^{me} de Créquy) et le souvenir de sa conduite militaire à la guerre des Insurgens d'Amérique, justifiait en quelque sorte son élévation ; il ne s'agissait plus que de s'en rendre digne.